

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCHE.

—
CHAPITRE XI.

Comment je fus reçu à Laforest.

Il était environ cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes à Laforest. Une maison en moëllons, à deux étages et à six fenêtres, située entre une cour de médiocre grandeur et un plat jardin potager, telle était la bastide limousine. Le régisseur de Puyjoubert était mieux logé que je n'allais l'être.

L'accueil que je reçus fut plus que froid puisqu'il fut nul. Personne ne se dérangea, malgré le bruit des roues de la voiture, la sonnerie des grelots attachés au collier des deux juments, et les claquements de fouet que multipliait à plaisir le postillon. J'avoue que je fus blessé de ce sang-froid. Si monsieur mon précepteur ne voulait pas venir au-devant de moi, au moins pourrait-il m'envoyer un domestique. Personne !

Les deux fermiers limousins ayant pris congé de moi sur le seuil de la cour et s'en étant retournés avec la voiture et le postillon, après avoir déposé à terre ma malle de collégien, je dus m'avancer, entrer dans la maison, et décliner mes noms et qualités à une vieille paysanne qui me parut cumuler les fonctions de concierge et de cuisinière.

—C'est bien, dit-elle sans s'étonner ni s'émouvoir, je vais prendre les ordres de M. Aubrun.

Elle monta au premier étage, redescendit au bout de quelques minutes, et me pria de la suivre.

Je fus conduit dans une chambre assez grande et très-propre, mais moins bien meublée que celles qu'occupaient à Puyjoubert, les domestiques. Un lit, quatre chaises, un fauteuil, un bureau de travail, surmonté d'une petite bibliothèque, une modeste pendule, accostée de deux lampes, c'était tout.

Le mari de la cuisinière-concierge avait monté ma malle dans la chambre ; sa femme me demanda mes clefs afin de placer mon linge et mes vêtements dans les placards. Pendant qu'elle se livrait à cette opération, je jetai un coup d'œil sur la bibliothèque qui, ainsi que je l'ai dit, surmontait mon bureau de travail. Tous livres classiques ! Le volume le plus attrayant était un abrégé d'histoire de France.

—Je vais périr d'ennui, c'est sûr, soupirai-je.

La malle vidée et le placard rempli, je dis à la cuisinière-concierge :

—Comment vous appelez-vous ?

—Léonarde, dit-elle.

—Et votre mari ?

—Léonard.

Est-ce votre fils, ce grand garçon de vingt-cinq ans, qui donnait à manger aux vaches de l'étable et ne s'est pas dérangé quand je suis entré dans la cour ?

—Oui monsieur.

—Comment l'appellez-vous ?

—Léonardou.

—Les noms sont peu variés dans votre famille. Eh bien ! Léonarde, je désirerais dîner.

Je vais prendre les ordres de monsieur, répondit-elle avec ce flegme des paysans limousins auquel les gens vifs et nerveux ne s'habituent jamais bien.

On ne peut pas condamner un homme à tous les supplices. Puisque c'était d'ennui que je devais périr, ce n'é-

tait pas de faim. M. Aubrun autorisa Léonarde à me servir à manger. Le repas, sans valoir ceux de Puyjoubert était meilleur que ceux du collège ; aussi y fis-je honneur avec un appétit de douze ans aiguë par le voyage et les émotions.

Je remontai du salon à manger, situé au rez-de-chaussée, à ma chambre où je m'occupai à mettre en ordre mon linge, mes vêtements et les autres objets à mon service. Qu'était devenu le temps où la plus tendre des mères veillait à ces soins ?

Comme la nuit était venue et que j'étais las, je songeai à faire ma prière et à me coucher. Il y a un passage dangereux dans la prière du soir, dans celle du moins que m'avaient apprise ma mère et l'abbé Maréchal : c'est celui qui est consacré à examiner et à regretter les fautes commises durant le jour. Que de fois ma conscience endormie s'est réveillée à ce moment, m'obligeant à l'écouter ! Ce soir là encore elle me joua ce mauvais tour.

—Mon ami Georges, me dit-elle, as-tu déjà oublié la lettre où ta mère t'écrit : « J'ai donné à ton précepteur tous mes droits et je lui délègue tous mes pouvoirs ? »

—Tu aurais dû, aussitôt ton arrivée, aller offrir tes hommages à M. Aubrun ; cet oubli s'aggrave à mesure qu'il se prolonge. Il serait impardonnable si tu le pouvais jusqu'à demain.

Ma conscience, on le voit, parlait haut et clair ; malheureusement le démon de l'orgueil fut plus éloquent. Il réussit à me persuader que c'était à mon précepteur à me prévenir. Sur cette mauvaise pensée je me couchai et m'endormis. Il fallut bien, au réveil, dire la prière du matin. Comme à celle du soir il s'y trouvait un mauvais pas à franchir, celui où on prévoit ce qu'on aura à faire dans la journée.

—Eh bien Georges, me dit ma conscience, est-ce que tu comptes différer davantage la visite que tu dois à celui qui tient la place de ta mère ?

Le démon allait répondre à ma conscience, et en sa qualité d'avocat des mauvaises causes, il n'aurait manqué ni de finesse, ni d'éloquence ; mais je ne lui en donnai pas le temps. Un coup de sonnette vigoureux fit arriver la cuisinière-concierge.

—Léonarde, lui dis-je, allez voir, je vous prie, si M. Aubrun est visible et peut me recevoir.

Il me sembla que la bonne femme exécutait avec plaisir l'ordre que je lui donnais. Ce qui est sûr, c'est qu'elle revint promptement.

—Oui, monsieur de Puyjoubert, dit-elle, M. Aubrun est visible et il vous attend.

Je pris mon courage à deux mains, comme nous disons en Berri et comme on dit partout ailleurs, et je marchai sur les traces de Léonarde vers l'appartement du précepteur.

M. Aubrun n'était pas mieux logé que moi, au contraire. Sa chambre était plus petite que la mienne et située au nord, tandis que la mienne regardait le soleil levant. C'était un homme grand et maigre, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Il était assis devant un vieux et vaste bureau, chargé de livres et de papiers. Il se leva lentement en me voyant entrer et attendit.

Si j'avais suivi ma première impulsion, je me serais jeté dans les bras de M. Aubrun et l'aurais embrassé ; malheureusement je n'obéis qu'au second mouvement. Il faut dire à ma décharge, et comme circonstance atténuante, qu'un grand et vaste fauteuil se trouvait entre le précepteur et moi, gênant fort le passage, s'il ne l'interceptait pas.

En y réfléchissant, je crains bien que cette excuse soit tout-à-fait mauvaise. J'ai tourné ou surmonté en ma vie des obstacles autrement difficiles que ce fauteuil !

—Monsieur, dis-je, en balbutiant, quoique arrivé depuis